

Impressions et expériences de la guerre d'Espagne [fin]

Autor(en): **Bauer, E.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **83 (1938)**

Heft 2

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-341864>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Impressions et expériences de la guerre d'Espagne ¹

(Suite et fin.)

III. LES NOUVELLES ARMES.

Depuis l'automne 1936, l'Espagne sert, si l'on me passe cette expression, de polygone pour l'essai et l'emploi des nouvelles armes, inventées par la technique moderne, au cours de la guerre de 1914-1918 et prodigieusement développées depuis vingt ans. A cet égard, on fera une notable exception pour les gaz de combat dont ni les Rouges ni les Blancs n'ont fait usage jusqu'à ce jour. Les Nationaux, dans tous les cas, se sont prémunis contre un recours éventuel de leurs ennemis à ce moyen barbare. Tous les hommes portent le masque en bandoulière et, d'autre part, si nous en croyons certaines allusions, la riposte est prévue, et l'adversaire ne l'ignore pas.

Il nous reste donc, pour terminer cette étude, à parler brièvement de l'aviation et de l'arme motorisée.

1. L'aviation.

Comme nous l'avons dit, l'aviation était tombée dans un très triste état en Espagne, à l'époque où M. Azaña gérait, si l'on ose dire, le ministère de la guerre. En 1935, le général Franco s'attaqua à ce problème, quand il fut nommé chef d'état-major général. Il n'avait pas eu le loisir de le résoudre, qu'il était envoyé aux Canaries, après la victoire électorale du *Frente popular*. Le 17 juillet 1936, sauf les avions du Maroc, la quasi-totalité du maigre matériel d'aviation qui

¹ Voir nos livraisons d'octobre, novembre 1937 et janvier 1938. (Réd.)

existait en Espagne tomba entre les mains des Rouges. Le tout ne devait pas dépasser le nombre de 300 machines en état de voler. D'un côté comme de l'autre, on s'adressa à l'étranger pour combler cette carence nationale.

Comme chacun sait, la France et la Russie fournirent des centaines et des centaines d'appareils au *Frente popular*. D'après les renseignements que nous trouvons dans l'ouvrage de M. Pierre Héricourt¹, auquel nous avons toute raison d'ajouter foi, les Nationaux, durant les neuf premiers mois de la guerre civile, auraient abattu 426 avions à leurs ennemis qui, selon des « sources sûres » en avaient reçu, durant le même espace de temps, le nombre imposant de 759, dont 212 français, 350 russes et le reste anglais, néerlandais, américain ou tchécoslovaque. Les Nationaux, de leur côté, durent recevoir des livraisons du même ordre de grandeur, auxquelles vinrent s'ajouter les prises russes faites en Méditerranée, ainsi que les appareils ennemis réparés après leur chute dans les lignes blanches. Parmi ceux-ci, M. Pierre Héricourt cite 21 Loire-Nieuport 46, 12 Dewoitine D 381 et D 510, 35 Breguet XIX et 19 Potez.

A côté du matériel, il faut réserver une rubrique au personnel, italien et allemand qui vint renforcer les Nationaux ; russe, français ou américain qui apporta son concours au *Frente popular*. Aussi bien à Salamanque qu'à Burgos, nous avons croisé des dizaines et des dizaines de pilotes de la Légion Kondor, tandis qu'on nous a fourni des renseignements circonstanciés sur la capture d'officiers russes et d'aventuriers américains abattus dans les lignes nationales. On a publié enfin une page d'un carnet de vol rédigé en français, portant le timbre de l'*escadrille André Malraux* et le contre-seing de cet Abel Guidez, qui, sous le camouflage d'Air-France, tomba en flammes, l'automne dernier, dans la région de Riba-de-Sella.

* * *

¹ Pierre Héricourt : *Pourquoi mentir ? L'aide franco-soviétique à l'Espagne rouge*. — Baudinière, Paris, 1937, in-8°.

Quant à l'emploi de l'arme aérienne, mentionnons en première ligne le bombardement des villes. Ici la priorité appartient incontestablement aux Rouges qui, le 20 juillet 1936, bombardaient déjà Tétouan où ils faisaient une vingtaine de victimes dont trois enfants.

Depuis lors, les représailles ont succédé aux représailles. On jugera cependant que ce procédé inhumain est d'un rendement médiocre au point de vue militaire. Un gouvernement qui dispose de tout l'appareil de la force publique ne se laissera pas acculer à la capitulation par l'émeute d'une population affolée et réclamant la paix à tout prix. Blancs et Rouges se sont fait mutuellement des milliers de victimes civiles, tombées sous les bombes et la mitraille aériennes ; pourtant la décision de la guerre civile s'obtiendra sur le champ de bataille et nulle part ailleurs. Et l'on peut en tirer cette conclusion que le bombardement des villes ouvertes lèse le principe de l'économie des forces (car on n'aura jamais trop d'avions dans ses escadrilles) au moins autant que celui de l'humanité.

Du côté national on a pratiqué avec beaucoup de succès le bombardement des lignes et des communications adverses. Ici, comme on l'avait déjà vu en Ethiopie, l'aviation renforce et prolonge l'action de l'artillerie lourde, avec ses bombes dont le rendement est très supérieur à celui des obus et la précision au moins aussi grande. Ainsi ont été préparées toutes les grandes attaques du front Nord. Un pareil mode d'emploi demande naturellement que les commandants de division aient sous la main une nombreuse aviation, et que pilotes et bombardiers soient entraînés à collaborer avec l'armée de terre, ce qui ne saurait s'improviser. On en déduira que l'autonomie de l'armée de l'air doit être contenue dans certaines limites qui ont été méconnues dans quelques pays, en France, en particulier, où l'on a réduit à la portion congrue, tant en personnel qu'en matériel, l'aviation dite de collaboration.

Un autre exemple de l'emploi décisif de l'aviation nous a été fourni par la contre-attaque aérienne de Guadalajara

qui, au début de mars de l'an dernier, a provoqué l'échec de la grande offensive motorisée dont le haut commandement national espérait l'investissement de Madrid. Profitant habilement du plafond très bas qui favorisait la surprise, et du temps affreux qui cantonnait tous les véhicules sur la route, l'aviation rouge a rétabli à la onzième heure une situation à peu près désespérée, alors que les escadrilles nationales ne pouvaient décoller de leurs aérodromes de fortune, complètement détrempés, ou, faute de vue, ne pouvaient passer le dur obstacle de la Sierra Guadarrama.

A Brunete, au mois de juillet et dans la région de Saragosse, au mois de septembre, les Nationaux ont du reste rendu la politesse aux Rouges. Chose intéressante, on nous a cité plusieurs exemples de chars d'assaut détruits par l'aviation, soit par la bombe, soit par l'avion-canon attaquant en piqué.

Somme toute, la présente guerre justifie le vieux principe militaire de la coopération des armes. La contrepartie, c'est que s'établit ainsi une nouvelle servitude. Là où l'aviation est incapable de coopérer, les actions sont retardées ou compromises. Les jours brumeux, pluvieux, voire même les courtes journées de l'hiver sont ainsi quasiment perdues pour l'offensive.

* * *

Comme bien on pense, nous n'avons pas été admis à voir de près le matériel italo-allemand employé par les Blancs. Cependant la supériorité aérienne des Nationaux nous semble avérée par le fait que durant les 6 jours que nous avons passés sur le front de Madrid, nous n'avons pas entendu ronfler un seul moteur rouge. C'était après la bataille de Brunete, c'est-à-dire à l'époque où les armées du *Frente popular* auraient eu intérêt, semble-t-il, à savoir ce que devenaient les troupes adverses, lesquelles avaient arrêté leur contre-attaque victorieuse et se rassemblaient derrière les lignes pour s'embarquer à destination du front d'attaque de Santander.

On continue à distinguer entre la chasse, l'observation et le bombardement, et la coopération nécessaire de ces matériels distincts est parfois difficile à régler, en raison surtout de la différence d'autonomie de ces divers types d'appareils. Les aérodromes affectés à la chasse doivent être aménagés près des lignes. On se donne rendez-vous en l'air.

Pour la première fois dans l'histoire on a vu de véritables batailles aériennes menées par de nombreuses escadrilles, manœuvrant les unes contre les autres. La tactique est devenue collective et tend à remplacer les duels aériens de la grande guerre où s'illustrèrent jadis les Fonck, les Guynemer, les Richthofen. On a vu des centaines d'avions se battre dans d'immenses espaces de 60 à 80 kilomètres, franchis en un quart d'heure, entre 2000 et 7000 mètres d'altitude, c'est-à-dire dans un monde à trois dimensions où le soleil et les nuages permettent la surprise et l'embuscade. De part et d'autre, les pertes sont lourdes : du 6 au 25 juillet de l'an dernier, les nationaux affirmaient avoir abattu 106 appareils à leurs ennemis.¹ Sur ce nombre, 85 % reviendraient à la chasse et le reste à l'artillerie anti-aérienne. On remarquera toutefois que cette statistique ne laisse aucune place aux accidents.

* * *

Quoi qu'il en soit, cette proportion indique déjà qu'il faut mettre l'accent sur la chasse. Cependant les 15 % qui devraient être attribués à l'artillerie sont fort remarquables et dépassent notablement ce qu'on avait vu entre 1914 et 1918. Cette proportion est encore susceptible de s'améliorer en raison des perfectionnements constants des méthodes de tir de l'artillerie et des conditions de plus en plus difficiles de la chasse, vu le petit nombre d'hommes physiologiquement aptes à voler et à combattre à la vitesse de quelque 600 kilomètres à l'heure. Or, si le chasseur tend actuelle-

¹ Du 15.12.37 au 31.1.38, les Nationaux auraient abattu 90 avions ennemis sur le front de Teruel ; auxquels s'ajouteraient 21 avions « probables ».

ment vers un plafond infranchissable à vues humaines, le bombardier a tendance à le rattraper, c'est-à-dire à combler l'écart de vitesse qui rend la chasse fructueuse ou même possible.

La guerre d'Espagne nous prouve encore que la défense anti-aérienne passive est possible et rentable. Les refuges souterrains qu'on a creusés partout et jusque dans les petits villages, ont sans doute épargné des centaines de vies humaines. Cependant, seule la construction moderne en ciment armé est capable d'assurer une protection suffisante à ses habitants. Les maisons de la fin du XIX^e siècle, en briques ou en moellons, faisaient triste figure dans les villes du pays basque et des Asturies que nous avons visitées. Il semble que de même qu'au moyen âge on exonérait de tout impôt, durant quelques années, les maisons construites en pierre, on pourrait encourager d'une façon ou d'une autre les constructions ou les réparations d'immeubles répondant à certaines données techniques, en vue d'écarter le péril aérien qui plane sur nos têtes.

Aux vues optimistes que nous émettons en matière de défense anti-aérienne passive on objectera peut-être que les belligérants d'Espagne n'ont pas fait usage des gaz asphyxiants et que nous verrions des bombardements bien pires, si notre pays devait être attaqué. Nous répondrons qu'il n'est pas certain que les gaz soient le danger le plus terrible qui nous menace du côté du ciel, et que, d'autre part, nous ne sommes pas aussi démunis en 1938 qu'on ne l'était en Espagne au mois de juillet 1936, où personne ne prévoyait une guerre civile de cette ampleur, de cette intensité et de cette durée, et où l'on a dû tout improviser entre deux bombardements.

* * *

Enfin, pour la troupe en campagne, le camouflage est devenu une manière de réflexe. Partout nous l'avons vu pratiquer avec beaucoup d'ingéniosité et, semble-t-il, sans

¹ Voir note B en fin d'article.

que les chefs aient dû prendre l'initiative d'y pourvoir. Entre Grado et Oviedo, il y avait paraît-il une quarantaine de batteries en position, et c'est à peine si nous avons aperçu deux ou trois pièces. Ici et là on relèvera quelques fautes, comme celle de cet excellent sergent-major qui, après avoir soigneusement dissimulé ses canons antiaériens et ses voitures, faisait disposer sur un pré, en plein soleil, les chemises de ses hommes, pour les faire sécher après ce dur labeur...

2. *Les armements motorisés.*

Est-ce une faillite ou un succès ?

La vraie question qui se pose, c'est peut-être de savoir ce que l'on a demandé à l'arme motorisée et si le matériel utilisé correspondait aux missions qui lui furent prescrites. Effectivement l'offensive motorisée sur Guadalajara a échoué, et, l'été dernier, les attaques rouges, sur le front de Madrid et dans la région de Saragosse, n'ont pas eu beaucoup plus de succès après un bon départ.

Encore une fois : matériel ou tactique ?

* * *

On peut, croyons-nous, considérer comme un fait acquis que le char léger du type allemand ou italien, animé d'une grande vitesse, mais armé d'une seule paire de mitrailleuses et si faiblement blindé qu'il ne résiste pas sur toute sa surface à la balle de fusil, n'est pas adapté à la guerre de stabilisation. Un semblable matériel trouve sa place dans un groupe de reconnaissance, ainsi que nous l'avons fait pour nos propres chars, mais il ne convient pas pour une autre mission que celle de l'exploration et du combat de rencontre.

Le char russe moyen (6 t.), d'inspiration britannique, armé d'un canon de 45 mm. et d'une mitrailleuse, a fait beaucoup meilleure figure, mais il est vulnérable au canon et exposé à l'incendie, vu les revêtements de caoutchouc qui garnissent les galets de roulement soutenant la

chenille. Il a valu aux Rouges un certain nombre de succès tant à Brunete, qu'à Belchite et l'autre jour à Teruel, mais, sitôt passé le premier effet de surprise, il a généralement succombé sous le feu de l'artillerie, sous les coups de l'aviation, sous les bouteilles d'essence et les grenades à main de l'infanterie.

En toutes ces rencontres, la grande vitesse de ces divers matériels ne leur a servi de rien, pas plus que, jadis, au Jutland, la supériorité de quelques nœuds n'avait profité aux croiseurs de bataille de l'amiral Beatty.

Somme toute, seul un char puissamment blindé et protégé contre l'incendie, armé de canons tout aussi bien que de mitrailleuses, pourra subsister sur le champ de bataille, en présence d'un ennemi qui n'aura perdu ni son sang-froid ni ses moyens. Seulement, comme un matériel de ce genre ne peut résulter que d'un compromis entre plusieurs éléments techniques ou tactiques, sa vitesse ne pourra être que modérée. Plus encore, à moins de réaliser un métal exceptionnel, aucun char ne pourra tenir le coup de canon, si l'on admet qu'à distance normale de combat, un obus perforant a raison d'une plaque d'acier d'épaisseur égale à son calibre.

Aussi bien doit-on conclure que, dans l'état actuel des armements, il est impossible de jeter une formation de chars sur un ennemi prévenu et retranché, pas plus qu'à l'époque de Napoléon il n'était possible, comme entrée de jeu, de faire donner une brigade de cuirassiers. Dira-t-on que l'on pourra surmonter cette difficulté en découplant les chars en masses telles que l'artillerie anti-tank n'aura pas le temps de les anéantir, avant qu'ils ne parviennent dans les positions de batterie ? On l'a soutenu. On rappellera seulement l'exemple de cet officier allemand, cité dans le rapport du maréchal Haig sur la bataille de Cambrai, qui, avant d'être tué lui-même, mit 16 chars anglais hors de combat, au moyen d'un simple canon de campagne. On considérera encore que le terrain ne se prêtera que rarement à une attaque en masse, diluée par quantités égales sur

un large front et sur une grande profondeur. Il y aura toujours des zones impraticables, des passages obligés, des resserrements où se produiront de dangereuses concentrations, c'est-à-dire où se constitueront de merveilleux objectifs pour l'artillerie de l'adversaire.

Il faudra donc de toute évidence neutraliser l'artillerie ennemie et plus spécialement les armes anti-tanks de l'adversaire, protéger la progression des chars par des émissions de fumée ou de brouillard artificiel, si les circonstances atmosphériques ne fournissent pas cet écran protecteur¹, avant que de découpler l'arme motorisée.

* * *

On en revient ainsi au principe de la liaison des armes qui domine toute l'histoire de la guerre, encore que chaque grande innovation technique le fasse perdre de vue pour un temps, et c'est à la méconnaissance de cette grande vérité que l'on doit attribuer l'échec relatif des chars dans la présente guerre d'Espagne.

Telle est la réponse que nous proposons à la question posée au début de ces considérations.

Toutefois, s'il est exact que les chars ne peuvent agir avec succès qu'en liaison intime avec les autres armes terrestres ou aériennes, on peut se demander à quoi riment désormais les grandes vitesses de certains matériels étrangers. On a recherché à réaliser une arme propre à obtenir la surprise stratégique au début d'une guerre. La fortification, les obstacles, les mines contraindront ces matériels légers à livrer bataille dans des conditions déplorable. Reste le cas d'une débâcle et là on reconnaîtra volontiers l'aptitude de semblables formations rapides à ressusciter les exploits des Murat et des Lassalle après Iéna ou des escadrons prussiens après

¹ Le cas récent de la bataille de Teruel semble donner tort au général autrichien Eilmannsberger qui, dans son remarquable ouvrage sur la guerre des chars, considérait le brouillard plutôt comme un désavantage pour une attaque motorisée de grand style. Il confirme dans une certaine mesure l'opinion des Allemands qui voyaient dans la brume matinale du 8 août 1918 la cause initiale de leur désastre.

Waterloo. Mais ce ne seront sans doute, comme par le passé, que des cas exceptionnels ¹.

* * *

Contre les chars blindés, le canon russe de 4,5 cm. se serait, paraît-il, fort bien comporté. Constatons-le avec plaisir puisqu'il résulte d'une conception très semblable à celle du nôtre. Il est hors de doute qu'un calibre de cet ordre de grandeur répondra pendant longtemps encore aux matériels qui pourront lui être opposés, alors que Français et Allemands auront peut-être dû substituer dans l'intervalle des pièces plus puissantes aux 25 et 37 mm. qu'ils possèdent actuellement. Il serait nécessaire cependant de munir notre excellent canon d'infanterie d'un bouclier d'acier, destiné à donner aux servants une protection matérielle ou tout au moins un réconfort moral.

Il semblerait aussi qu'il faille en multiplier le nombre, de façon à ce que la défense anti-char de nos grandes unités puisse s'échelonner en profondeur et échapper de cette façon au feu de l'artillerie ennemie qui cherchera à la neutraliser.

Enfin, de même que l'emploi rationnel de l'arme motorisée postule une liaison parfaite entre les divers moyens de combat, la défense anti-tank demandera, elle aussi, une coordination réglée d'avance de toutes les armes affectées à notre défense nationale. Autrement, notre matériel spécialisé sera rapidement réduit à l'impuissance et notre infanterie abandonnée à son triste sort.

Pour le combat rapproché, les Nationaux ont mis en œuvre divers moyens de fortune, telles les bouteilles d'essence jetées par les Marocains contre les chars, et appuyées par une ou deux grenades à main. Il ne serait pas impossible de réaliser un matériel spécial qui unirait l'effet explosif à l'effet incendiaire. Le moyen est dans tous les cas à retenir, car le combattant de la ligne de feu, s'il ne perd pas tout à

¹ Dans cette étude nous faisons abstraction des chars possédés par l'armée espagnole le 17 juillet 1936. Ils étaient 120 environ du modèle Renault 17.

fait la tête, se mesurera avec un adversaire sourd et à demi aveugle. ¹

A la bataille de Brunete, l'infanterie, nous a-t-on dit, a eu le cran de laisser passer sur elle l'attaque des chars d'assaut rouges qui furent liquidés par l'artillerie à l'intérieur des lignes, cependant qu'elle réglait leur sort aux fantassins ennemis qui suivaient à quelques centaines de mètres de distance. Il n'est pas plus facile, en effet, aux fusiliers de se maintenir à la hauteur des tanks qui leur frayent la voie, qu'il ne l'était jadis aux combattants de la grande guerre de coller au barrage roulant de leurs propres batteries. On trouvera là un exemple admirable de sang-froid et peut-être aussi d'instruction de la troupe, que nous pourrions utilement mettre à profit dans nos écoles et dans nos cours de répétition.

L'on a cité enfin un certain nombre d'attaques menées avec succès par l'aviation contre les chars, soit en marche, soit au stationnement, soit à la bombe, soit au canon. Une fois de plus la nécessité de perfectionner dans une large mesure notre aviation de chasse et de bombardement se trouve démontrée par l'événement. Félicitons-nous seulement que cette démonstration et beaucoup d'autres du même genre nous aient été fournies à quelque mille kilomètres de nos frontières.

Cap. Ed. BAUER.

Note A.

Dans notre dernier article, page 16, une série de corrections mal interprétées a rendu l'une de nos phrases totalement incompréhensible. Parlant de l'instruction au combat des recrues nationales, nous avons écrit, et l'on voudra bien lire : *Particulièrement on n'attache pas au tir individuel pour lequel manqueraient, du reste, les armes de bonne qualité, l'importance primordiale que nous lui attribuons.*

¹ Durant l'année 1937, les pertes de chars rouges, selon une communication de source nationaliste, s'établiraient ainsi : 147 détruits par l'artillerie et les canons antitank ; 26 incendiés par les troupes d'infanterie, 27 capturés et réparés. Manquent à cette statistique les chars gouvernementaux détruits entre le commencement de l'insurrection et le 1.1.37.

Note B.

Les bombardements des villes de l'arrière ont pris une grande extension depuis le début de l'année. On n'en tirera pas cependant que la défense passive soit une inutilité, ce qui serait le raisonnement de Gribouille, mais que les précautions et les prévisions doivent être renforcées.

A titre de comparaison on notera les chiffres suivants :

En 52 mois de guerre, les bombardements aériens ont fait à Londres (7 millions d'habitants) 2302 blessés et tués, à Paris (4 millions d'habitants) 869 victimes, d'après les chiffres publiés par M. Debyser dans sa *Chronologie de la guerre mondiale*. Or, au début du mois de février dernier, c'est-à-dire après 18 mois de guerre, Barcelone comptait déjà un millier de victimes sur 1 200 000 habitants.
